

LA DANSE N'EST PAS

Non, la danse n'est pas un truc de filles ! Pionnière dans le champ francophone, la chercheuse Hélène Marquié publie, sous ce titre, un ouvrage qui taille en pièces les préjugés liés au genre dans la danse ; et fouille l'histoire et la pratique de leur production. Entretien.

Pour décrire un mouvement de danse, il est commun de lui attribuer des qualités féminines, ou au contraire masculines. Or, vous appelez fermement à « en finir avec ces métaphores ». Dès son apprentissage, la danse semble travaillée par des attentes qui produisent du stéréotype.

« Si je dis d'un danseur qu'il est féminin, je ne dis rien. Veux-je dire qu'il est fragile ? Qu'il est sexy ? Je renforce alors des stéréotypes ; je produis du genre. Or il existe des outils d'analyse du mouvement dansé qui décrivent véritablement le mouvement, en termes d'impact, d'impulsion, de fluidité, de scansion, etc. Y recourir rendrait, de surcroît, un grand service à la compréhension de la danse. À la critique de s'en préoccuper !

Quant à l'éducation à la danse, très dissymétrique, elle adresse au sujet des attentes implicites, des grilles d'évaluation, des modèles de comportement, qui encouragent l'audace et la singularité chez le garçon, et entretiennent la reconduction d'une norme, surtout technique, chez les filles, plus ou moins interchangeables. En cours de danse, le garçon, sujet rare, est sacré petit roi. Les concepts d'« individu dominant » et de « groupe dominé », forgés par Fabio Lorenzi-Cioldi, sont particulièrement opérants à cet égard.

Propos recueillis par Gérard Mayen

Illustration : Célestin Krier

Quoique féminisé dans ses pratiques, le domaine de la danse reste très marqué par une dissymétrie des parcours professionnels.

« Les données chiffrées abondent. Elles dessinent une pyramide où la discrimination s'intensifie au fur et à mesure que les enjeux de reconnaissance et d'accès aux postes à responsabilité s'aiguisent. Par exemple : à chaque passage de niveau d'aide à la création (aide au projet, puis aide à la compagnie, puis conventionnement), la proportion de femmes chorégraphes bénéficiaires diminue de manière sensible. Ce type de mécanisme s'est renforcé dans la dernière période, sans doute en écho à une institutionnalisation grandissante. S'en soucier présente l'intérêt de pointer l'invisibilisation de ces phénomènes, subtils.

Vous abordez la danse comme « un phénomène actif dans la production du genre ». Et non comme un objet sur lequel le genre agirait. Pouvez-vous préciser ?

« La danse opère au croisement d'un concept et d'une pratique. À travers ses représentations et ses pratiques la danse socialise le genre. Elle reproduit les catégories « masculin » et « féminin ». Mais elle défait le genre en partie aussi, parce qu'elle construit des corps qui dépassent les limites des corps quotidiens. Par exemple, dans la prise d'espace, le corps dansant féminin excède les cadres contraints du féminin quotidien. Au regard de normes établies, cette discipline artistique ouvre une marge de jeu d'indécidable, elle élargit des possibilités. Ce double aspect fait de la danse un domaine privilégié pour travailler nos questions sur le genre.

UN TRUC DE FILLES

Vous mentionnez toujours « le genre » au singulier, et non « les genres » (le « masculin » et le « féminin ») au pluriel. Cela semble une clé de compréhension.

« En effet, le genre est un concept – un outil pour la pensée. Le genre désigne le processus de production du masculin et du féminin. C'est un processus de bipartition marqué par un rapport de domination invariant, dissymétrique et hiérarchisant, où le masculin est aussi le référent universel. Si je parle de genres au pluriel, je ne parle plus du processus de production, mais de son résultat (le « masculin » et le « féminin »). Immédiatement, cela reconduit une série de présupposés concernant un genre féminin et un genre masculin qui seraient donnés en soi, et cela renforce cette bipartition. En tant que processus de production, le genre doit être pensé depuis son mouvement de production même, et non depuis son résultat.

Au fond, à quoi attribuer le préjugé de l'essence féminine de la danse ? Selon vos analyses, une période très brève dans l'histoire voit se produire le mouvement de bascule qui assigne l'art du ballet au féminin.

« Selon l'analyse des écrits, c'est dans la foulée de la révolution de Juillet (1830), que le danseur devient « une horrible danseuse de sexe masculin », pour reprendre Jules Janin. Bien entendu, l'arrière-plan historique est complexe. Sur une période longue, le ballet, d'abord très masculin à la cour, finit féminisé au moment où la bourgeoisie affirme totalement sa domination. Les lumières avaient substitué de nouvelles hiérarchies à l'ordre divin, produisant une séparation très

nette entre deux sous-espèces, celle des hommes et celle des femmes. Par ailleurs, le triomphe de la Raison, de l'écrit, ont dévalorisé la danse dans le champ naissant de l'esthétique. Le romantisme, de son côté, s'ancre du côté de la sensation et l'assimile au féminin.

La révolution de Juillet voit la nouvelle élite, bourgeoise, se substituer à la noblesse et rejeter tout ce qui rappelle les valeurs aristocratiques. Un revirement de la représentation de la masculinité dominante se produit. Le sujet masculin est sommé de renoncer à l'apparence, de désertir ce qui est lié à la beauté. Le danseur de l'Opéra donne alors une image insupportable de la masculinité. Et la femme est renvoyée à « l'altérité ».

Nous ne sommes plus en 1830. Comment expliquer la ténacité de ce préjugé ?

« Les sciences sociales expliquent comment les représentations peuvent se montrer très résistantes quand elles ne sont pas perçues comme imposées de l'extérieur mais font l'objet d'une adhésion, avec imprégnation en profondeur. Leur périphérie peut s'effriter, mais leur noyau central manifester une grande force d'inertie.

Vous n'évoquez guère la thématique pourtant prospère, d'une surreprésentation homosexuelle masculine dans la danse. Cela ne recoupe pas les questions du genre ?

« Un lien existe. Mais il faudrait un grand travail de recherche. Notez que la catégorie de l'homosexualité s'élabore que vers la fin du XIX^e siècle bien après 1830 et la mise en place d'un nouveau modèle de masculinité dominante. Avant cette invention de l'homosexualité, il peut y avoir des pratiques pédérastiques – par exemple sans que soit envisagée une « identité homosexuelle ». On peut aussi remarquer que la désignation d'efféminé n'est pas synonyme d'homosexuel, et

Depuis 15 ans, de nombreux spectacles travaillent les questions du genre. Vous semblez les aborder avec réserve.

« La plupart mettent en scène un jeu sur les apparences, sur les signes. Pourquoi pas ? C'est de la performance de genre, Michou le fait très bien, et ne prétend pas ouvrir politiquement. Or un label de « subversion » est systématiquement accolé à nombre de ces productions, sans que cela soit véritablement questionné. La subversion il y a, elle doit avoir des effets, et alors entraîner une évolution tangible. Sans quoi on s'en tient à produire de l'entre-soi. En art du spectacle, exposer les stéréotypes peut conduire à les entretenir, tourner rond dans une esthétisation fin. J'y oppose l'observation des pratiques riches d'indications sur ce que constitue vraiment la danse. Cela ramène à la matérialité des corps, leur singularité, leurs états. Par un « travail de la danse » s'activent des enjeux parfois discrets, peu aperçus, mais qui ouvrent plus que les signes et discours manifestes. La question du genre, c'est autre chose que le marquage des sexes et des barbes » •

Propos recueillis par Gérard Mayen

> Hélène Marquié, *Non, la danse n'est pas un truc de filles ! Essai sur le genre dans la danse*, Éditions de l'Attribut, Toulouse, 2011

En cours de danse,
le garçon, sujet rare,
est sacré petit roi